

* T. Malirat : Citation assez abyssale (merci!), qui retourne comme un gant notre rapport au monde. Du coup, la fonction de ce texte (de *La Recherche* même) serait-il de faire apparaître ce que nous sommes réellement, « des géants » remplis de temps, chose que l'on oublie trop souvent, en minimisant pour notre confort, notre place dans le monde, ce qui nous déresponsabilise totalement, nous infantilisant pour essayer de filer la métaphore... La place

SÉMINAIRE 2020-2021.

FIG. (FIGURE, IMAGE, GRAMMAIRE)

XLV. THÉORIE DE L'IMAGE

« Si du moins il m'était laissé assez de temps pour accomplir mon œuvre, je ne manquerais pas de la marquer au sceau de ce Temps dont l'idée s'imposait à moi avec tant de force aujourd'hui, et j'y décrirais les hommes, cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant dans le Temps une place autrement considérable que celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace, une place, au contraire, prolongée sans mesure, puisqu'ils touchent simultanément, comme des géants, plongés dans les années, à des époques vécues par eux, si distantes entre lesquelles tant de jours sont venus se placer dans le Temps. » *
Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, 1927

Séminaire XLV

Théorie de l'image

Il nous faut donc proposer une définition simple de ce que nous nommons *synéidèsis* et *mérimnie*. La première, nous l'avons dit à plusieurs reprises, est un processus de regard (nous devrions même dire un processus théorétique) liée à un dévoilement de la latence, lié à une observation en continu de l'état restant du monde et des conditions des êtres, lié au dépassement de l'hyperarchie, lié au désintéressement, à l'interprétation contemporaine

regard sur le temps des hommes et de la création ne coïncide pas aussi avec un changement de regard sur la réception de l'œuvre l'œuvre pensée comme une totalité autonome, une unité de réflexion (démarche de conservation des écrits complets...) qui apparaît assez tardivement.

F. Vallos : Oui sans doute. Mais les processus de conservation ne sont pas nouveaux. Là où tu as raison, c'est que c'est lié aux changements des modalités de réception. Simplement parce que durant la « modernité » nous ne recevons pas la même chose. Nous ne recevons pas des objets, mais des contenus qui sont instables. C'est la brillante invention de Benjamin en 1917 (in « Deux poèmes de F. Hölderlin », *Œuvres*, vol. 1) : le problème n'est pas *das Gedichte*, le poème, mais *das Gedichtete*, le poématique. C'est cela qui nous fait changer de manière de voir.

de l'art serait-elle de rendre visible cette immense spectre qu'est le temps dont nous sommes tous chargés et que le contemporain tente d'éviter constamment? Contrôler l'oubli...

Nous avons besoin sûrement besoin que l'art nous réapprenne ce qu'est le temps... La photographie est peut-être pour cela pas si rétrograde ou ringarde, car elle est totalement paradoxale à cet endroit : rapidité du déclenchement, mais parfois extrême longueur de l'apprentissage technique, du mûrissement du regard, du détachement du pastiche. C'est sans doute aussi pour cela qu'il faudrait se détacher de la figure du virtuose ou du génie (qui quelque part allège le temps) pour celui du manchot, du lourd, du perdant... « D'échecs en échecs, il grandissait », Rilke.

F. Vallos : Oui je le crois. La place de l'art est de rendre cela visible. C'est l'œuvre de Proust et c'est le vertige de cette toute dernière phrase. La question bouleversante c'est « la place autrement considérable » : la puissance du qualificatif mais le tremblement de l'adverbe.

L'art est une relation au temps, parce qu'il est une manière de faire voir (*synéidèsis*) nos usages. Dans le temps de faire œuvre, et dans le temps de recevoir l'œuvre. Et dans le temps enfin différé de la réception de l'œuvre. Par ailleurs si l'art est une relation au temps il est plus profondément un regard sur l'espace. Sur ce qu'il nous reste et où nous avons déposés nos objets et nos prises.

J. George : Justement est-ce que ce

* C. Heilmann : Bonjour tout le monde ! Avons-nous déjà abordé l'idée de l'inquiétude ? Du soin et de ses dérivés bien sûr, mais celle d'un rapport inquiété dans notre regard sur la *synéidésis* observée, non. Une inquiétude au sens d'un souci ? d'un trouble ? qui déclencherait la nécessité de porter un soin ?

F. Vallos : C'est précisément le sens de *mérinna* en grec : l'inquiétude. Et c'est le sens de la traduction de la formule de Paul en 1 *Cor.* 7:32 : « *thelô*

de amerinnous einai : je veux que vous soyez inquiétez ».

C'est précisément cette inquiétude sur le monde qui doit être déléguée dans les formes de la gouvernance (de ce que je nomme une hyperarchie).

F. Vallos : Et c'est effectivement une inquiétude au sens d'abord d'un trouble, puis d'un souci. Je préfère pour ma part le terme *souci*. Je préfère le terme *souci* parce qu'il provient du latin *sollicitare* qui signifie faire venir, réveiller, agiter. Le *souci* est ce qui nous fait *ad-venir* à une considération du monde et de son état.

de l'agir et à l'interprétation de la saisie et enfin lié à l'interprétation de nos modes de vivabilités. Quant à la *mérinnie* elle est aussi un processus de regard (et cette fois un processus éthique) qui prend acte de la nécessité d'une conscience comme soin et inquiétude*. Cela signifie qu'il y a quelque chose qui réclame une attention et qui cause une inquiétude.

Cela signifie donc que l'un (*synéidésis*) est fondé sur la racine *eidos* de l'image en tant que partie du réel (et non pas de la réalité) et que l'autre (*mérinnie*) est fondé sur la racine *Μερ* qui indique la pensée (cette fois-ci la part de la réalité et de la puissance transformante). Cela signifie que l'un et l'autre terme indique une forme de conscience, théorique pour la première, éthique pour la seconde. Cela signifie encore que la première indique la nécessité d'un *faire-avec-l'image-du-monde*, tandis que la seconde indique un *avoir-soin-de-ce-qui-est*. Ce serait donc la manière la plus simple de définir l'un et l'autre de ces concepts, à condition de se souvenir qu'il faut les interpréter de cette manière, mais aussi négativement, tels qu'ils sont donnés dans les textes grecs de Paul **. Leur usage, dans cette théorie fondatrice chrétienne, est négatif (au sens d'une *amérinnie* et d'une *asynéidésis*), non sous la forme d'un anéantissement des concepts, mais au contraire sous la forme de leur déléation. Cela signifie qu'une partie immense de la pensée occidentale repose sur cette double déléation : déléation d'une conscience théorique du monde et déléation d'une conscience éthique et critique. Il ne s'agit donc pas de supprimer ces consciences, mais de les déléguer à une sphère souveraine du contrôle. Il semble alors que la sphère du contrôle soit en

** 1 *Corinthiens* 7:32 & 10:25

**** T. Malirat : Le problème central des démocraties contemporaines : celui de la délégation, ou précisément de celui du transfert de la volonté. On pense que celui à qui nous transférons (par le vote par exemple) notre volonté (notre conscience, notre regard, ou je ne sais quoi) va respecter cette volonté, la représenter du mieux qu'il peut, or cela est tout simplement aporétique, une erreur politique assez dommageable. Je ne sais pas mais il y a une sorte de métaphysique démocratique assez folle dans cette histoire.

F. Vallos : Je suis bien d'accord : il s'agit d'une aporie. Simplement par la délégation, qui par principe est extrêmement importante, mais n'est pas respectée. Elle est simplement dévoyée et c'est ce qui ruine le principe démocratique et ouvre à la souveraineté du pouvoir.

[Fhttps://devenirdimanche.files.wordpress.com/2015/08/abtr-texte.pdf](https://devenirdimanche.files.wordpress.com/2015/08/abtr-texte.pdf)

J. George : C'est sans compter que le principe de gouvernance est de plus en plus entre les mains de ceux qui ne sont pas élus. Le gouvernement ne se fait plus depuis un centre, il doit être pensé en réseau. Le passage du gouvernement à la gouvernance renforce l'idée que l'État ne

serait plus qu'une grande entreprise comme les autres, dont une partie de la puissance aurait été relayée à d'autres acteurs. les états, certes, mais surtout les lobbys, les firmes multinationales, les organisations non gouvernementales, les médias (traditionnels et nouveaux), les organisations internationales, les GAFAM, les hackers, les terroristes, les utilisateurs des réseaux...

F. Vallos : Absolument. Une partie immense de la gouvernance n'est pas faite pas des élus. Elle est produite par les fortunes, les banques, les trusts et les réseaux. Ce qui réduit considérablement la puissance d'agir des représentants.

mesure d'absorber ses consciences, à la fois pour les prendre en charge et à la fois pour les suspendre. Parmi les monothéismes, la chrétienté a organisé un redoutable système de délégation de ces consciences dans ce que nous nommons une *oikonomia tou khristou*. L'histoire de la chrétienté a consisté alors à interpréter les « négociations » possibles de cette délégation, c'est-à-dire de cette prise en charge : par exemple sous la forme de l'apocatastase, ou du jugement, ou de la rédemption, ou de la grâce jusqu'à la grâce seule (*sola gratia*), ou encore de la prédestination*. Chacune de ces formes suspend les formes de responsabilité et de conscience du monde (à l'inverse des pensées d'Origène ou de Pélagé**) pour les sceller dans une loi secrète inscrite au cœur du dispositif de la *machine mythologique* (voir Furio Jesi***) des gouvernances. Nous est donc retiré petit à petit toute conscience théorique et critique du monde, pour nous concentrer sur une conscience exclusivement morale et économique de ce même monde. Nous délégons une conscience au profit d'une autre, mais nous perdons tous dispositifs théoriques et éthiques****. Or depuis l'achèvement des souverainetés théocratiques, une société de contrôle est advenue (voir pour cela les thèses de Foucault*****) utilisant infiniment la puissance archétypale de l'être et sa dépendance au capitalisme (nous y reviendrons).

Avant cela il nous faut commenter d'autres éléments. D'abord la question de la conscience du choc, sous deux formes matérielles, celle du choc de la surmesure (dont celle de la prise) et celle du choc du contenu de l'image. En somme ce que

* L'apocatastase est une théorie d'Origène qui suppose que toutes créations est rédemptées ; le jugement dernier est ajouté au concile de Constantinople en 381, la rédemption est pensée depuis les actions des êtres, la grâce est liée au salut (théorie paulinienne, *épîtres aux Galates et aux Romains*), la *sola gratia* est la théorie de Luther, supposant que la grâce seule existe sans le recours de l'action humaine et la prédestination est une théorie de Calvin, supposant que les êtres sont choisis depuis le début par Dieu.

** Origène supposait une rédemption totale de tous les êtres et Pélagé supposait une sainteté pour tous qui réduisait la puissance de la grâce.

*** Furio Jesi, *La Fête et la machine mythologique*, trad. de l'italien par F. Vallos, éd. Mix., 2008.

**** À savoir la thèse sur le biopouvoir. Pour cela voir *Surveiller et punir*, 1975.

**** J. Fréchuret :** Par rapport à la mérimnie peut être pouvons-nous avoir quelque précisions sur le concept de soin ? Est-ce qu'il s'agit de rendre justice par exemple ?

F. Vallos : Très belle question. Dans la question de la mérimnie ou celle du soin il ne s'agit pas immédiatement de rendre justice. Il s'agit de faire en sorte de prendre soin de ce qui réclame

un soin. Cependant s'il s'agit de constater que la nécessité du soin repose sur une crise et que l'on connaît son origine : alors oui il peut y avoir une question de rendre justice. Mais cela appartient alors à la politique et à l'éthique. Appeler la justice plutôt que rendre justice. Appeler à ce que justice puisse être faite. C'est une question fondamentale.

C. Heilmann : Hypothèse : J'ai l'impression que le soin vient après le fait par exemple de rendre justice. Rendre justice répondrait à une situation qui résulte d'un non soin. Avoir soin fait partie d'un processus dès son avènement. Je ne suis pas sûr du tout.

F. Vallos : Il y a le soin immédiat porté à ce qui réclame un soin. Puis éventuellement il y a la justice. Ensuite vient ce que nous nommons la réparation.

Et dans cette réparation prendra acte une autre forme de soin. Mais il est en tout cas impossible d'attendre la justice pour avoir-soin. Sinon c'est trop tard. D'autant que la justice à besoin de temps. Elle doit le prendre.

***** J. George :** Ce que je trouve beau dans « lancinant » c'est qu'il y a autant l'idée de douleur vive, surgissante, brève, que d'une sorte de continuité de la douleur qui parfois se fait sentir en fonction de son intensité (mais qui serait demeurée là tout ce temps) de l'obsédant

F. Vallos : Oui c'est cela : le « demeurer là ». Du fait du temps messianique qui ne cesse de s'enrouler.

l'image contient, toujours, c'est la trace plus ou moins résiduelle de ces chocs. La synéidèsis est ce qui nous permet de lire cette trace contenue dans l'image. Trace forte ou quelques fois infime, résiduelle de ce choc. Choc de la surmesure du réel et de la surmesure de la prise sur le réel jusqu'à en produire de la réalité. Choc de la surmesure de toute image qui vient faire exploser, selon les termes de Benjamin* un *Jadis*, autrement dit ce qui n'a plus de lien avec soi et un maintenant, autrement dit ce qui est en prise avec soi. Quelque fois, ou souvent, le *jadis* contient la trace d'une prise qui vient encore résonner dans le maintenant. La synéidèsis est ce qui nous permet de lire cette résonance, la mérimnie est ce qui nous permet d'en avoir soin**.

De ce choc advient une explosion, plus ou moins forte, qui perturbe le monde et qui laisse des traces, ce que Benjamin appelait les échardes du temps messianique. C'est dans ces échardes et dans leur douleur lancinante*** qu'il nous livre l'état restant du monde et qu'il nous faut en prendre conscience.

En revanche nous ne devons pas imputer la douleur à l'image, mais à une partie de son contenu en tant qu'il nous fait éprouver cette douleur. De la même manière l'image n'est pas violente mais seule une partie de son contenu l'est. C'est donc une partie du contenu de l'image qui est explosive et qui va produire le choc. Ce contenu est ce que Benjamin nomme *gehalt*****, teneur interne, en ce qu'elle vient interpellé quelque chose dans le présent de sorte que cela vient produire un choc. Et, encore une fois, que ce contenu soit fictionnel ou factuel. C'est précisément pour cela qu'il faut entièrement repenser l'effet de toute image sur

* Walter Benjamin, *Paris capitale du XIXe siècle*, fragment [N3, 1], Cerf, 2002.

**** La *Gehalt* s'oppose à la *Gestalt*. Voir pour cela le texte « Deux poèmes de F. Hölderlin », in *Œuvres complètes*, vol. 1.

* F. Canova : Est-ce qu'on pourrait penser à une espèce de *paideia* (παιδεία) de l'image ? Une formation, une éducation de l'image. Je dis cela en relation au rapport fondamental que la *paideia* entretient avec l'*ethos* et le soin aussi. En lisant ton texte, j'ai l'impression qu'un parcours de formation soit nécessaire pour sortir de cet état d'impossibilité où nous sommes.

F. Vallos : La *paideia* fait partie du processus (voir pour cela le livre de Werner Jaegger). À condition bien sûr qu'elle ne soit pas idéologique. En revanche c'est

les êtres et l'effet de ce choc sur le comportement des êtres * si l'on accorde à penser qu'il y a une surmesure d'images (fixes et en mouvement). Nous sommes tenus sous une telle masse d'images que nous sommes en permanence sous le choc de leur épreuve. Et la permanence de ce choc nous empêche à la fois de prendre en compte le présent et nous prive de toute possibilité d'interprétation : nous sommes maintenus comme hébétés dans une sorte de dialectique à l'arrêt qui nous fait devenir des êtres spectraux**. Parce qu'il faut revenir du choc*** pour pouvoir appréhender alors le présent et ce qui est en prise avec soi dans le présent. C'est la tâche de la synéidésis comme conscience de l'image et du soin que le monde réclame.

*** J. George : Revenir du choc ça veut dire digérer l'image synéidétique pour prendre conscience du monde ? Est-ce qu'elle doit avoir un effet diffus en nous ?

F. Vallos : Cela veut dire effectivement absorber le choc produit depuis l'image. L'effet peut-être immédiat, ou bien diffus ou encore différé. Tout dépend des modes de réception.

Pour cela il faut faire en sorte de distinguer avec précision la différence entre ce que les Grecs nomment *théama* et ce que les Latins nomment *spectacle*. Il s'agit en fait d'un problème de médiation de ce qui hante toute images, c'est-à-dire cette part résiduelle qui vient indiquer l'épreuve d'une surmesure de toute prise et de tout choc. Nous comprenons le concept de spectacle à partir de l'idée contemporaine de ce qui est entièrement médié par des dispositifs institutionnels, rituels ou artistiques. Ce qui est le lieu du *théatron* chez les Grecs ou encore de tout spectacle pour nous. En revanche le *théama*, ce qui se laisse voir et la *théôria*, ce qui s'ouvre comme visibilité ne peuvent être des dispositifs médiés, parce qu'ils s'éprouvent dans l'immédiat. Ce qui reviendrait alors à faire une histoire de la médiation de la hantise. Et c'est le propre de la tâche de la pensée. Et aussi l'enjeu de la pensée chrétienne qui tenait à « soulager » les êtres

précisément ce que j'écrivais la dernière fois à propos de la connaissance en supposant que l'image synéidétique est une image théorétique. Or le théorétique cela s'apprend. Cela s'échange et se partage. Cela se discute.

** J. George : Être spectraux me fait penser au terme de « tiers-exclu » qu'utilise Mondzain dans un article (« Nouvelles technologies de l'image et démocratie ») assez juste je trouve sur ces questions de l'image et de la liberté démocratique : « Dire que la manipulation numérique des images nous conduit à ne plus croire à ce qu'on nous montre est la meilleure chose qui pouvait arriver. Cela signifie que la nature des images contemporaines a soudain ouvert les yeux sur le fait que les images ne sont rien d'autre que des propositions instables et indécises, qui n'ont ni substance ni vérité en dehors de la parole qui les habite et de la place faite à ceux qui les regardent. Les visibilités attendent de nous leur poids de sens. Former et construire le regard dès l'enfance non pour lui dire ce qui est vrai ou bon, mais pour reconnaître dans ce qu'on voit ce qui donne la parole et ouvre le débat, voilà ce qu'on peut attendre des nouveaux imagiers. »

F. Vallos : Je suis assez d'accord. Il n'y a aucune vérité ni puissance dans aucune image. Il n'y a de puissance que dans la place qu'on accorde au spectateur. Or

si on ne lui en accorde aucune, il n'y a plus de puissance. Elle a été déléguée. En revanche il y a dans les images des traces de ce qui devrait nous solliciter à un souci et à un soin. Il ne s'agit pas de vérité, mais d'indices, de signes qui réclament notre sollicitation. Cependant, je maintiens l'hypothèse que nous sommes hantés, parce que l'image ne nous laisse aucune place pour advenir.

J. George : Oui pardon on perdait cela dans le tiers-exclu.

en leur retirant à la fois la *synéidèsis* et la *mérimna*. Réaliser la différence entre le théorétique et le spectacle, comprendre l'histoire de la médiation de la hantise et comprendre le retrait de la *synéidèsis* et de la *mérimna* est proprement ce que nous appelons produire une *théorie de l'image*.

Pour que cela puisse avoir lieu il faut nécessairement prendre acte de deux éléments fondamentaux pour nous, l'*âître* et le *soin*. L'*âître* est l'espace laissé libre qu'il faut penser de deux manières : première c'est l'espace laissé libre de tout prélèvement et de toute saisie; secondement c'est l'espace laissé libre de sorte que quelque chose puisse encore advenir*. Sinon nous ne cessons de prélever sans conscience et nous ne cessons d'ajouter des choses dans conscience aussi. Or nous ne pouvons ni retirer ni ajouter sans que cela porte à conséquence sur le monde. L'*âître* doit être cette double espace laissée libre, de prélèvement et d'ajout. Or le *soin* doit être pensée lui aussi de deux manières : *soin* apporté à ce qui reste du monde après le prise, *soin* apporté à ce qui doit être maintenu libre pour que quelque chose puisse avoir lieu. Si nous sommes privés de la *synéidèsis* et de la *mérimna*, nous sommes privés de l'interprétation et du *soin* qui sont alors absorbés dans les sphères du contrôle, c'est-à-dire dans les sphères de la gouvernante. L'absorption du *soin* dans les sphères du contrôle est la phase ultime de la gouvernance. Reste alors une question. Que peut-il nous rester, si nous sommes privés de cette conscience de l'image du monde et de son avoir *soin*? Il nous reste, simplement une unique et dirimante** conscience,

* F. Canova : Cela me fait penser au texte de Derrida sur la *khôra*, où il parle de la *khôra* comme un lieu, un support qui reçoit des empreintes, comme un réceptacle susceptible de recevoir toutes les formes précisément parce qu'elle n'en a aucune. Après clairement le mot a une signification très différente et lointaine du mot *âître*, mais je trouvais intéressant ce rapport.

F. Vallos : Tu as raison. *Âître* pourrait être une très bonne traduction de *khôra*. C'est plus ou moins ce qu'on entend quand on utilise le mot *espace* au féminin. Une *espace*, un *âître*, une *khôra*, c'est somme toute presque la même chose. C'est ce qui permet de faire advenir et de recevoir. J'aime le mot «*âître*» parce qu'il provient du français et qu'il conserve un usage. Et parce qu'il désigne simplement l'espace laissé libre.

** C. Heilmann : selon CNRTL : dirimant = Empêchement absolu qui met obstacle à un mariage ou l'annule de plein droit, qu'il soit contracté de bonne ou de mauvaise foi.

F. Vallos : Dirimant signifie que ça génère une rupture. En somme que cela produit une crise.

celle de soi et du soin de soi, sous la forme de ce que nous nommons les *archétypes*. Nous sommes tous à ce point privés de toute conscience de l'âtre qu'il ne nous reste qu'une préoccupation pour le lieu archétypale de soi*. Nous l'aborderons durant le prochain séminaire.

18 janvier 2021

* **J. George** : Puisque archétypes= des principes premiers qui feraient autorité pour la seule raison qu'ils sont premiers dans le temps. Ici archétype renvoie à un principe de gouvernance justifié par le principe premier (le temps) inscrit dans l'espace (le lieu de notre corps et de notre conscience)? Est-ce qu'on pourrait commencer à envisager que nous créons nous-mêmes nos propres archétypes ou cette gouvernance est-elle forcément extérieure (religieuse, capitaliste...)? L'âtre, s'il existe, rencontrant nos selfies, peut-être que nous ne le voyons juste pas.

F. Vallos : Oui c'est cela Juliette. Absolument. Pour que la gouvernance gouverne, graduellement de manière autoritaire, elle nous invite à penser nos propres archétypes. Ce en quoi nous sommes si uniques et donc ce en quoi nous sommes un modèle. Or la puissance archétypale détruit toute possibilité d'âtre. C'est aussi pour cela que nous ne le voyons pas. Parce qu'il est détruit, et parce que nos êtres prennent toute la place. Et cela c'est absolument brutal.